## Rose Ntwenga: « Témoignage de juillet, août, septembre 1972 à Bujumbura »

@rib News, 14/06/2009Témoignage de juillet, août, septembre 1972 à Bujumbura.TRANSMISSION DE MEMOIRE ET CONTRIBUTION A LA COMMISSION VERITERose Ntwenga, Montpellier, le 14 juin 2009Au mois d'août 1972, mes frÃ"res, ma sÅ"ur et moi, avions été accueillis par Paul Morisho et son épouse, Mama Anipha, au quartier 3 de l'Oca Nous nous y étions bien sentis. J'avais l'impression de découvrir que cette famille m'était connue. Le couple Léocadie[1], ma tutrice.J'avais du mal à me repérer.Et, nous nous étions mis à parler des disparusMais, avant les disparus, il ne fallait pas aborder l'origine et les circonstances de l'impact de balle visible dans l'un des murs de la la C'était une balle perdue de la matinée du 30 avril 1972.C'était l'histoire de ceux qui étaient partis.Ils n' A ce moment du récit, plus personne ne riait. Le silence accompagnait leur disparition.Quand ils n'A©taient pas revenus, cavait pas su quoi demander, ni quoi faire.Se taire.Dans la plupart des cas, personne n'avait pleuré. C'était inter pouvait rire de tout, sauf, de ceux qui étaient montés dans le camion sans protester.Si. On se moquait, de celui qui, au début du mois de mai 72, avait contribué à l'aide de son papier, aux arrestations. Il avait consigné des noms et des n Il avait déployé un zÃ"le incroyable dans l'espoir d'échapper aux arrestations. Quand le camion avait été remp monsieur tout maigre pour qui il avait travaillé, lui avait fait signe de monter à son tour.Le dernier inscrit lui avait tendu le bras.Parmi les autres dans le camion, il avait ri de son vain effort.Cela se passait à Kamenge, du cÃ′té du Terminus.On devait oublier. Ô On Â», l'indéfini.

Alors que nous l'avions envahie presque aussi nombreux que sa famille, Mama Anipha prenait le temps de faire notre éducation.Apprendre à gérer l'argent pour assurer les trois repas quotidiens, savoir faire le ménage, la cuisine, le par et la disposition des repas des filles, d'un côté, puis, de ceux des garçons et des adultes de l'autre côté, tout u vivre à intégrer harmonieusement.Pour Mama Anipha,J'ai choisi le pagne «Â Maji ya Océan Â» en pensant à elle.-Shukurani-Au cours de la semaine, nous n'apercevions Paul Morisho qu'au repas de midi. En dehors de son travail de mécanicien, le championnat de football était sa principale occupation. Les membres et autres personnes satellites au club évoquaient avec nostalgie le temps de la gloire du Tout Puissant Englebert. Leur club avait gagné le championnat cinq années consécutives dans les années soixante.Puis, Rwanda Sport s'était formé avec l'arrivée des exi La nouvelle formation les avait détrà nés. C'était une ambiance de préparation de match, de rendez-vous de sortie a le match, d'allusions aux séances de spiritisme et de maraboutage, du soin accordé aux maillots des joueurs, des conciliabules pour exfiltrer de leurs clubs, les meilleurs joueurs adversesâ€l Mama Anipha se plaignait que le club accapare toutes les attentions de son mari. Elle rappelait que nous devrions aller rendre visite A Madame Valentin Sebusa. - Ce dernier était un des amis de votre pÃ"re, soulignait-elle. Valentin Sebusa, le géomÃ"tre, avait terminé sa vie à la station d'essence du quartier 3 de l'Ocaf l'aprÃ"s-midi du 30 avril 1972.Les officiers de la police judiciaire (O.F avaient ordonné de s'arrêter. Ils lui avaient crié des ordres qu'il n'avait pas pris pour son compte. Ces injonction concernaient certainement pas. Au volant de sa voiture, Valentin Sebusa avait sorti sa tÃate pour demander de quoi il s'agissait. La jeep militaire et la voiture banalisée des officiers de police lui avaient barré la route. Les officiers étaient descendus de leur véhicule et s'étaient mis à sa hauteur. Ensuite, les militaires s'étaient acharnés sur sa tête. pas la suite.Nous passions certains aprÃ"s-midi à nous remémorer les circonstances dans lesquelles avaient disparu bon nombre de gens de notre connaissance.«Â La terre ne se nourrit pas que de végétaux Â»[2]M. Busabusa[3], le commerçant prospÃ"re du secteur A de Kamenge, avait été allongé sur le ventre dans la cour centrale de la prison de Mpimba. Il avait déjà subi la premià re séance de bastonnade.Les tortionnaires lui avaient demandé ce qu'il posséo Allongé sur le dos, c'était la séance des coups de bâtons sur le ventre[4]. Il s'était mis à énumérer ses bie Nous voulons de l'argent liquide. »Les coups de bâtons avaient repris. Dans ce laps de temps, les tortionnaires lui promettaient de le libérer. Que possédait-il au justeÂ? M.Busabusa, avait dit que sa deuxià me femme Marciana[5], l'institutrice, n'avait pas connaissance des quatre cent mille francs mis de cÃ′té. Il avait indiqué où les trouver sans par elle.La réponse était arrivée.« - Non seulement, nous irons prendre l'argent, mais auparavant, nous allons te tue »La Terre â€¦Mertus, Martin, le dribleur, la gloire du football burundais avait été arrêté. Il habitait la partie non cadastr*l* de Kamenge, celle qui jouxte les secteurs A et C. Conduit à la prison de Mpimba pour interrogatoire, il pensait vite lever les équivoques sur les accusations de complicité de participation au coup d'état. A la place, il s'était retrouvÃ0 pour la séance de bastonnade. Mertus avait déjà subi sa série de coups de bâtons, pour «Â avouer Â». L'un d . Î'avait reconnu. - C'est Mertus, c'est le céIÃ"bre footballeur. C'est lui, le meilleur !Arrêtez, aurait-t-il dit. Il n'est pas politicien.Le geà 'lier avait décidé de le faire relâcher. Mais, celui qui présidait la séance de bastonnade s opposé.- Il faut le tuer. De toutes les façons, dans l'état où sont ses jambes, il ne pourra plus s'en servir.La Terre Commandant Martin Ndayahoze[6] et plusieurs personnes considérées comme «Â politiciens Â» avaient été rassemb pour une séance spéciale.On leur avait fait «Â avouer Â»Â : «Â - Nous avons fomenté un coup d'état. Â» IIs exécutés par balle comme le veut la loi.La Terre â€lVénansi[7], mon pà re, se trouvait dans une des cellules avec d'a infortunés, victimes des rafles. Une semaine plus tà t, il avait eu un accident de voiture avec sa Renault d'occasion sur l'avenue du peuple Murundi, non loin du Centre de formation artisanale (C.F.A). Le conducteur en face conduisait tous feux éteints. L'accident avait été assez grave pour que mon frÃ"re ValÃ"re et lui soient évacués séparément. son genou blessé, il se déplaçait à l'aide d'une canne.Celui qui nous avait relaté l'histoire de ces derniers i : «Â - Votre pà re ne portait pas de traces, ni coups, ni blessures récentes, ni balles. » Comme tous les autres détenu il avait été convoyé à la séance de bastonnade. Dans la cour de la prison, un des ses anciens employés, François, Â présent. Il avait tenté de plaider pour son ancien patron. Le préposé au ramassage des corps de cette cellule avait que la veille, quelqu'un avait porté un médicament à mon pÃ"re. En toute vraisemblance, quelque chose à boire. Venai Ntwenga- Bâtisseur-Photo prise le 2 juin 1968 à Kamenge par Samson (exilé rwandais, Bwiza, IVÃ me avenue. Il a fui en 1972 vers la Tanzanie.)Le lendemain, il était assis, sans vie, un papier dans la main. Un «Â monsieur Â» avait

demandé à garder le papier[8]. Il avait dit que «Â Vénansi avait dénoncé tous les autres comploteurs comme lui dans

coup d'état. Â».J'avais demandé dans quelle langue avait été écrit le papier. En français ? Combien de n souvenait pas trà s bien, mais un prénom, Bernard, enfin, un prénom chrétien.Ce Bernard avait pris le papier. Il avait ditÂ: « - C'est la preuve. » A plusieurs reprises, les adolescents avec qui nous avions bavardé cet été 1972, me répétaient sans cesse : «Â - Ton pà re n'était pas blessé. Â» Les récits des autres parents me devenaient de insupportables. On décrivait la torture Â«Â Commande Â»[9], les pieds et les mains liées dans le dos à l'aide d' cordelette en raphia.La Terre … Le lendemain de mon retour du Lycée d'Ijenda le 1er ou le 2 juillet 72, dispa Pattern[10], le pà re de Goretti Nduwimana. J'avais écouté le message. L'arrestation avait eu lieu à son domicile s encombre. Il était entré dans la jeep calmement préparé à faire le trajet jusqu'à la prison de Mpimba. A peine à ce mà tres de son domicile c'est-à -dire à la hauteur du marché de Ruvire, un coup de feu avait retenti. La balle était pour lui.Honorata et moi, avions soupiré.Pour nous, Goretti avait eu «Â de la chance Â». Elle avait vu son père au moins une journée.Nous étions convaincues qu'il lui avait certainement dit quelque chose, … Comment faire…Autour de nous, c devenu de plus en plus incompréhensible.La Terreâ€l Pour éviter une possible arrestation lors des filtrages aux barrià res, Daniel Mpfanuguhora[11] et quelques collà gues s'étaient cotisés avec la contribution du directeur de la Banque de CrÃ de Bujumbura, pour la location d'un bus, afin de parcourir sans encombre le trajet aller-retour quotidien vers la banque. Mesurant environ un mà tre soixante cinq pour la plupart dâ€mentre eux, ils ne pouvaient plus échapper longtemps à lâ€MA scrutateur des assassins des jeunesses révolutionnaires Rwagasore (JRR). En effet, le crità re de taille trà s moyenne était à lui seul suffisant pour être arrêté en pleine rue et par moments être même sommairement exécuté.A cette Ã₢ du génocide en juin 1972, les transports en commun n'étaient pas encore l'objet de contrà (le.L'idée d'av arrestations, s'installait peu à peu. C'est alors que M. Samuel Nduwingoma[12] avait eu un besoin de liquidit©s. Qu s'était approché du guichet de la Banque de crédit pour un retrait, il se serait exclamé: « - Nous avons cru avoir dÃ partout, tous les spécimens d'animaux sauvages\*[13] …voilà que je me retrouve dans leur repaire ! Â»II avait deman l'un des employés de la banque (B.C.B.) de lui prêter un téléphone. Un camion militaire était aussità t arrivé. Je r sur quels critAres le capitaine SamuelA Nduwingoma avaitA fait le tri. Daniel A©tait du voyage.A Les vautours rÃ′daient…Chez Mama Anipha, nous étions des enfants heureux. Dans le brouhaha des nombreux enfants de tous âges, elle avait le temps de respecter les exigences de la foi musulmane. Nous jouions avec certains des voisins. Nous avions continué notre échange de bandes dessinées. Plein d'enfants se croisaient dans le salon de Paul Morisho et Mama Anipha. Notre présence dans cette famille était à un moment donné de la conversation des visiteurs, un centre de curiosité. Les différents jeunes et moins jeunes évoquaient ce qui nous arrivait. Parfois, quelques uns d'entre eux ét venus avec l'intention de se moquer ouvertement. Alertée par l'ampleur et la multitude de visiteurs, Mama Anipha ava attiré notre attention sur un adulte dont nous étions l'unique intérÃat. J'étais incapable de situer cette personne. que l'individu nous questionnait abruptement. L'insolite de la situation était que, la fratrie Ntwenga, les concernés premier lieu, se retrouvaient les seuls A ne pas percevoir son attention malveillante. AprA s descriptions, ValA re avait pu situer la ressemblance. Dans l'un des volumes de Bécassine, une galerie de personnages en bas de page ; sur un visage apparaissait un nez particulier.- Oui. Nous l'avions reconnu, tout de suite. C'est BernardÂ! Nous ©tions habitu amis de Joséphine[14], la mà re de Félix Junior. Ils parlaient tous comme lui. Vous ne saviez pas vraiment ce qu'ils voulaient. Avec eux, la conversation se limitait à un long interrogatoire. AprÃ"s, ils se réfugiaient sous un masque impassible. Nous ne nous étions jamais souciés de connaître l'utilisation des réponses obtenues. Bernard était pour sa surveillance routiniÃ"re. ValÃ"re lui avait tendu un des albums de Bécassine à la page indiquée.« - J'ai trou que ton nez Ã©tait trÃ"s ressemblantâ€l Â»Bernard avait retenu un geste d'humeur. Il était reparti sans un mot pour personne.La Terreâ€l Une autre personne avait été arrêtée sans ménagement un matin au salut du drapeau. C'é pÃ"re d'Emmanuel Kidodoye,[15] le directeur de l'école primaire du Quartier 3 de l'Ocaf. Je commençais à en de cette terre «Â qui ne se nourrit pas que de végétaux Â». Au lieu que cette incantation ne m'aide à accepter, je révoltais contre sa voracité. Cette fatalité me mettait mal à l'aise. Nous continuions le décompte des disparus.Au lendemain du 29 avril 1972, on avait raconté qu'un coup d'état avait été déjoué. Des rebelles avaient attaqu pays. Il se racontait que le commandant Ferdinand Nyabenda avait occupé et hissé un drapeau étoilé sur le camp militaire de Mabanda\*[16]. Sa famille vivait à Kamenge au secteur B tout prÃ"s du sentier principal qui traversait le terrain vague de séparation entre le quartier de Kamenge et celui du quartier 3 de l'Ocaf. Visiblement, sa famille n'avait pas mise au courant des audaces du chef de famille. Son fils [17] comptait prendre un verre de bià re. Une nouvelle buvette du secteur C, entre le Bazooka Club et la buvette de Chez Busabusa du secteur A, avait ouvert un espace de consommation dans un décor de fortune. Totalement éloigné de la tragédie, le fils du commandant Ferdinand Nyabenda n'avait pas remarqué que deux individus le suivaient. Ils le serraient de prÃ"s et cherchaient son attention avec insistance.« - Vous ne voyez pas qu'il n'est pas au courant ? avait tonné, Mao. De son nom, Antoine Sekomo, e rwandais, Mao, avait la dégaine de Jimi Hendrix. Il s'était adressé à ces messieurs avec l'impertinence des gens quartier.- Qu'est ce que vous lui voulez� Les messieurs surpris dans leur stratégie d'approche avaient saisi l'oc pour déclencher l'arrestation.- Hé, le rwandais, de quoi, tu te mêlesÂ? Ce sont des histoires entre burundais, lui avaier . dit.- Histoires entre burundais, mon Å"ilÂ! avait vivement repris Mao. C'est son pà re qu'il faut arrÃater à Mabanda. Lu est pour rien.- Tu n'es pas content, avaient faussement constaté les officiers de police judiciaire.AprÃ"s l'altercation verbale, les officiers avaient immobilisé Mao et le fils du commandant Nyabenda. Tous les deux avaient été conduits Ã une voiture, passée inaperçue jusque IÃ, pour le voyage sans retour. A partir de cet instant, les fuites vers le ZaÃ⁻re s'étaient multipliées. Les sÅ"urs et jeunes frÔres Nyabenda s'étaient enfuis sans demander le reste. Ernest, le vo buvette du secteur C, avait pris le chemin du Rwanda. Le deuxiÃ"me fils de Moteri était élÃ"ve à l'école secondaire de l'école Normale de l'Etat (ENE). Malgré les échos des terribles arrestations et tueries de l'école technique s Kamenge (E.T.S) où son grand frère, sous le pseudonyme de Jean Kabera, avait réussi à s'échapper, lui était restÃ l'internat. Une jeep militaire s'était introduite dans la cour de l'école de l'ENE. Le deuxià me fils de Moteri[ du regard. Son voisin de banc, lui aurait souffléÂ: « - Cette fois, c'est pour toi. »Effrayé, il était sorti de la classe

précipitamment en courant. AthlÃ"te débutant, il avait foi en sa foulée. Ainsi, il avait pu joindre le champ de coton qui jouxtait l'ENE. Le militaire avait épaulé son fusil et avait fait mouche, comme à l'exercice.A sa mère, les âmes bienveillantes étaient venues lui dire d'aller ramasser son fils étendu dans les champs de coton. La Terre â€l Suite disparitions des enseignants et des éIÃ"ves sur une large échelle, le ministÃ"re de l'éducation nationale avait concéc mois de vacances supplémentaire. Une inquiétude commençait à poindre à mesure que se rapprochait la rentrée scolaire. Qui allait payer nos frais de scolarit�- Ne comptez pas sur moi pour votre scolarité, avait déjà prévenu mam à plusieurs reprises. Cet avertissement ne rentrait pas dans notre schéma de pensée. Ses propos, nous les mettions sur le compte de l'ambiance de polémique et de dispute avec ses rivales pour le compte de leurs frà res respectifs.Pourtant, elle ne cessait d'expliquer qu'elle vivait bien. Elle avait appris à travailler la terre. Sans rire, elle nous invitait à en faire autant. Ce qui commençait à me perturber, c'est qu'il devenait impossible d'aborder avec elle, la nature de la str familiale qui nous relierait. Nous ne resterions pas indéfiniment à la charge de M. Paul Morisho et de sa femme. J'étais déjà trÃ"s reconnaissante de l'accueil. İntérieurement, je réalisais qu'à défaut d'être un poids insupportal constituait chez eux un encombrement gÃanant. Certes, nous rentrions dans le cadre de leur hospitalité coutumiÃ"re. Mais pourquoi apparaissaient-ils insensibles aux critiques et aux remarques désobligeantes des bien-pensants, de certains membres de leur famille et de leur entourage ? Mama Anipha avait réalisé que la succession d'évà nements aussi difficiles que compliqués que nous avions traversés, ne nous permettait pas de réfléchir jusqu'au bout. Nous nous contentions d'une idée trÃ"s vaque sur bien des sujets. Un désarroi, consécutif au manque de réponse sur l'enchaînement des disparitions dans notre entourage nous habitait. Pourquoi étaient-ils tous partisÂ? Cette absenceâ fait, elle percevait que nous nous sentions abandonnés malgré son hospitalité. Madame Harerimana, la mà re de Marie-Louise et Anne-Marie était passée lui rendre visite. Son mari l'infirmier avait disparu aussi. Il avait été arrêté Ã lâ pays à Muramvya, sa nouvelle affectation. Elle ne m'avait pas reconnue, moi, non plus. C'était comme si nous parta une douleur commune. Aucun échange de paroles n'avait été possible. LéocadieProgressivement, Mama Anipha de me parler de Léocadie.Quelques années plutà t, pendant plus de six mois, la famille Morisho avait dû rappliquer dans la précarité du campement du secteur C. n°29 à Kamenge. Les contributions au club de football et à l'ambiance samedi soir avaient mené le chef de famille à l'impasse.Léocadie les avaient bien accueillis. C'était naturel avec comme prise d'un malaise à son évocation.Mama Anipha n'insistait pas. Elle continuait. Ûn autre aprè Anipha portait un twin-set. Par cette chaleur, quelle était cette lubie ?C'était celui de Léocadie.Je ne voulais pas ente parler de Léocadie. Obstinément, elle persistait. Elle lui vouait une reconnaissance qui amplifiait son absence. Léocadie l'avait confortée dans l'acceptation de la différence de l'un de ses enfants. Son fils jouait à la poupée, portait faisait le mime, le clownâ€lJe l'écoutais distraitement. Je ne me souvenais pas avoir joué à un seul jeu qui ait plu à mo entourage. Je ne prêtais pas attention. Puis, Jean-Paul Morisho, son fils s'était mis à décrire l'arrestation. C'Ã Léocadie avait lancé son twin-set. Â Ên ce début du mois de mai 1972, Léocadie n'était plus enseignan primaire du quartier 4 de l'Ocaf mais à l'école primaire d'application du Copico, tout prÃ"s de l'Ecole Norma (l'E.N.E.).C'était à une heure proche des sorties de classes, ou, c'était l'heure du retour de promenade de primaires. Une combi Volkswagen était venue arrêter les professeurs de l'école normale de l'état, proche du Cor combi avait stoppé à sa hauteur. Léocadie avait demandé aux militaires où ils emmenaient toutes ces personnes. Ce manà ge commençait à durerÂ! Depuis deux semaines, aucune nouvelle sur le sort des personnes emmenées les jours précédents n'avait filtré. Les militaires lui avaient demandé si elle voulait voir.C'était son dernier jour de cours. commençait son congé pré-natal le lendemain. Les militaires lui avaient ordonné de monter. Elle avait eu le réflexe de lancer le twin-set à Jean-Paul.Je n'avais pas Ã©couté.Non loin de lÃ, à l'intérieur de la combi V.W, elle était ¡ militaires. Les professeurs de l'école secondaire pétrifiés, n'avaient pas eu un geste en sa faveur. Je n'Ā©c un autre écolier, Jean-Paul avait suivi les derniers moments de Léocadie. Dans un deuxià me temps, les militaires s'acharnaient ‡Je n'écoutais plus du tout.Jean-Paul était rentré, le twin-set en main, décomposé par ce quâ voir.Ce bout de tissu était ce qui restait de Léocadie.La Terre …C'était trÃ"s simple de mesurer le changement de population aprÃ"s le 29 avril 1972 dans notre quartier de Kamenge. Un petit tour sur le tronçon de route qui sépare le secteur A/C et le secteur B/D, était illustratif. Rien qu'à demander où se trouvaient les habitants des premières maisons visibles au bord de la route, cela confirmait l'ampleur des disparitions. Le chauffeur du bus de l'Université, M. Mamera[19], le chef des cantonniers, ancien ministre des travaux publics, M Zacharie Ntiryica[20][21], le propriétaire du bar «Â Au petit jardin Â», le commerçant Busabusa, n'existaient plus. Marie Nikobamye, éIà ve du Lycée Clarté Dame, avait fui par la suite au Rwanda. Pierre Simba, étudiant à l'université avait fuit pour le ZaÃ⁻re. M. Nzomwita, retr de la Force Publique des années 60, en prison. Le pà re de Piston, le chauffeur de poids lourd, au Rwanda,â€lJ'avais passé le témoin. J'avais laissé le soin aux autres de regarder autour d'eux. Ma tÃate ne pouvait plus enregistrer Nègre-fûté[22] aussi. II habitait à l'autre bout de Kamenge. M.Anaclet Burundi qui vivait à la prison de Mpimba depu son emprisonnement abusif en 1964, n'existait plus. Le pÃ"re de Justin et Dominique, M.Boniface et M. Muzungu Nyange, le directeur[23] de la banque de crédit (B.C.B.) leur avait trouvé une mutation dans une autre banque à Bukavu au ZaÃ-re.Joseph, de la partie de Kamenge non-cadastrée, avait rejoint les autres fugitifs au ZaÃ-re dissimulé dans des sacs de manioc. Etc., Je passe le Témoinâ€l[24]Enfin, le seul à rappeler leur existence dans le secteur C de Kamenge est le thérapeute animiste Vieux Swedi.Les années se sont succédées, l'une après l'autre, et persor venu consulter pour un quelconque trouble ou une incapacité liés aux nombreuses disparitions.Il a commencé Ã douter tout haut de ses compétences.Personne ne pleure.Personne ne semble souffrir.Personne ne réclame.«Â Des personnes Â» lui ont donné quarante-huit heures pour brader ses biens et rentrer au ZaÃ⁻re son pays d'origine.Rose Ntwenga.Montpellier,Le 14 juin 2009[1] Elle est devenue ma tutrice en 1963 dÃ"s le divorce légal entre mon pÃ"re et ma mÃ"re. Ainsi, c'est elle qui m'a donné les repÃ"res importants de l'éducation autant que l'affection mat mon épanouissement. Ce sont des pratiques de la tradition pour parer aux manquements de certaines femmes en incapacité d'assurer la transmission mÃ"re-fille.Au moment de l'indépendance le 1er juillet 1962, elle est en stage d formation d'institutrice en Belgique.Les circonstances de sa disparition sont restées une blessure vive jusqu'aujourdâ Bulongo habukule sombe[3] Membre de l'Association des commerçants du Burundi (A.C.B.). Il est bénéficiaire (entre autres) de crédits des différentes saisons de campagne café de 1966 à 1971. [4] Zakutumbu[5] Marciana, avait eu la visite d'un individu qui avouait la difficulté de récupérer cet argent malgré les instructions du chef de famille Busab Le tortionnaire s'était heurté à un refus catégorique. Sans l'autorisation de la femme, le détenteur de la somme rien pour lui.Marciana l'avait écouté, le dévisageant étrangement.Comment a-t-il pensé que je ne suis pas au cour l'argent qui passe et repasse entre diverses mains� A son tour, Marciana s'était mise à le questionner. Pour que le de famille se mette à raconter ce genre de bÃatises, il était déjà sous la â€~Komande' (torture). Comment a-t-il pu oub raison pour laquelle il m'a choisie comme femme avec l'accord de la femme légitime ?Marciana avait accepté de d cet argent selon les instructions du commer§ant Busabusa. Ensuite, elle avait demandé à la femme l©gitime de Busabusa de venir partager la maison du secteur A en compagnie de leurs enfants respectifs. Désormais, elles vivraient dans le souvenir et le respect du nom du chef de famille. Et, puis, à deux, elles ne seraient pas de trop pour se protéger des agressions des intrus. « Comme par hasard A », les militaires lui ont tir à © dessus lors des rafles de f à © vrier 1994 dans la cité de Kamenge.Elle est morte des suites de ses blessures à l'hÃ′pital Roi Khaled, peu aprÃ"s. [6]Â Son beau-pÃ"re Karambizi a servi d'indicateur indirect du service d'identification de la police (situé en juillet 1972 au sous-sol du parque pendant la préparation de l'arrestation de Venant Ntwenga.II s'est installé aves sa nouvelle femme et leur jeune aprÃ"s le 31 mars 1972 Ã Cibitoke 112-113 (zone urbaine), 12 et 13iÃ"mes avenue. Par un manÃ"ge de visites de jeunes enfants et d'autres personnes, il a permis la surveillance et le contrà le des allées et venues autour de mon pà re. Avec le nombre de malveillants que compte cette ville, il s'est trouvé un groupe d'adolescents trà s joyeux, d'enfants min décidés à m'aider à retrouver mon pà re. Ils m'ont accompagnée et guidée jusqu'au sous-sol du parquet des enfants mineurs est resté à mes cà tés pour expliquer ma demande. Le monsieur s'appelait Georges, je crois autre fois, toujours des mains innocentes d'un enfant mineur de cinq à six ans, j'ai reçu une autre convocation. Celle me menait à l'un des services au premier (Â?) étage du parquet. Quand j'ai tendu le papier, le responsable ains d'autres personnes dans cette salle ont sursauté.Qui te l'avait remis ? a questionné le responsable de cette salle. gentil garçonnet, qui semblait me connaître.Le monsieur avait chiffonné le papier, puis, jeté à la corbeille à ses pieds. I m'avait juste demandé de rentrer sans autre explication. Visiblement, ce papier avait provoqué un petit frisson à travers cette salle. [7] Venant Henri Omer Ntwenga est né vers 1928/1929.Il a fait l'école primaire de Mugera (province de Gitega), grâce aux recommandations du curé de la paroisse de Buraniro (province de Kayanza). A la date du 6.05 1959,Â avec neuf autres signataires, il a participé à la note remise au groupe de Travail (cfr Préparation du pays à l'accession l'indépendance)Â; II représentait le mouvement progressiste du Burundi et l'Union des partis populaires (UPP). Par suite, il a été coopté au parti démocratique chrétien (PDC).En 1961, il est directeur de l'Office de logement du qua l'Ocaf. Le 30 juin 1962, il fuit vers la Belgique (six mois aprÃ"s le massacre des syndicalistes de Kamenge)Le 18 juin 1963, il est nommé directeur général au ministÃ"re des Travaux Publics.Vers juin 1968, il est salarié d'Industrie & Commerce au Burundi (ICB), préfiguration de l'Office national du commerce (0NC).En avril 1972, il est employé de la mairie de la ville de Bujumbura.Tout son parcours est ponctué d'emprisonnements abusifs : Deux fois en 1964, au prétexte de l'accident de voiture du prince Ignace Kamatari,En 1965, c'est le prétexte du coup d'état fantÃ′m 1965,En 1969, le prétexte est toujours flou,En mai 1972, le prétexte d'arrestation est une banale vérification au parque cause de coups de feu entendus la veille ou l'avant veille,Puis, plus personne ne l'a revu.Venant Ntwenga était un membre dynamique du Club des Bâtisseurs. Il a fait partie de l'Association des Commerçants du Burundi (A.C.B.). Il éta propriétaire d'une briqueterie artisanale sur un terrain vague tout prÃ"s du complexe textile du Burundi (Cotebu).AprÃ"s les sorties de prison, il s'est toujours «Â débrouillé Â» pour que sa famille vive correctement. Ainsi, il a crée un peti de vente de pain pour la cité grâce aux associés grecs KA.PA.Etc.Honneur à luiÂ![8] Plusieurs papiers ont été écrits sa main Ā l'intérieur de la prison de Mpimba.Kajugiro Musinga ne m'a pas remis le courrier que mon pà re m'a a fond de sa cellule de Mpimba.[9]Â En couverture du magazine Jeune Afrique de juillet 1972, une photo illustrative. En deuxiÃ"me page, Jean-Pierre N'diaye décrivait la situation dans la ville de Bujumbura, notamment d'avoir entendu l hurlements de personnes provenant de camions qui traversaient à toute allure la nuit. En se hissant sur les camions, ces personnes avaient connaissance de leur fin prochaine.Un autre journaliste africain ( camerounais ? ) d'un périodique ( Afrique â€"AsieÂ?) a été arrêté et exécuté trÃ"s tÃ't aux premiÃ"res heures fatidiques du génocide de 1972 au Bu partageait son appartement du quartier asiatique avec son neveu, éIà ve à l'école française. L'oncle disparu, les professeurs, de concert avec la directrice de l'école française s'étaient cotisés pour lui payer le billet pour un ret son pays natal. [10] A compléter par les autres dépositaires et Goretti Nduwimana, sa fille aînée.[11] A compléter par les autres dépositaires et les «Â Invisibles Â» qui se reconnaissaient en mon pà re pour expliquer son rà le de Tuteur.Â [12]Â Warren WeinsteinÂ; Historically Dictionnary of Burundi.Nduwingoma Samuel, A Tutsi born in the province of Bururi. He was a gendarme. In september 1972, he was upgraded to rank of major and put in command of military school at Bururi. On march 13, 1974, he was appointed Minister of Finances. Revoked on September 4, 1974, following a coffee scandal in which he and Foreign Affairs Minister Simbananiye tried to arrange to have a special monopoly over coffee sales. [13] Udokoko[14] Joséphine Mpfubusa, femme placée par ses parentés complexes et croisées François Bangemu, Prime Niyongabo, Charles Ndikumagenge, Bernard Kayibigi, Adrien â€l, etc., aprÃ⁻s juin 1963 pour surveillerÂ mon pà re.[15] A compléter par les autres dépositaires[16] ou Nyanza Lac ?[17] A compléter par les autres dépositaires.[18] Je ne connais pas son nom véritable ni les circonstances de son arrestation. A compléter par les autres dépositaires, sa succession, ses petits-enfants.Moteri résidait dans le secteur A de Kamenge. [19] A compléter notamment par les autres dépositaires, sa famille.[20] Accusé à tort avec son ministre en titre M. Marc Ndayiziga d'av commandé et distribué des machettes, en réalité, ces machettes avaient été commandées par Artémon Simbana janvier 1972. C'est attesté par le site web officiel chinois qui relate l'historique de la coopération sino-burundaise. Le machettes incriminées se retrouve dans des accords de coop©ration agricole.SourceÂ:

http://www.china.org.cn/english/features/focac/183578.htm(â€i)Leaders and Officials who visited China from the Burundi include: (â€l) Artemon Simbananiye, Minister of Foreign Affairs, Cooperation and Planning (January 1972), (â€l)In January 1972, the trade agreement was signed between China and Burundi, stipulating that the trade between the two countries is on cash payment basis. The Chinese side would import certain amount of coffee and cotton from Burundi and export to Burundi cotton-cloths, bikes, metal goods, agricultural tool and building materials and so on. (â€i)[21] A compléter par les autres dépositaires et les gardiens de la mémoire. Zacharie Ntiryica partageait les discussions ou faisait partie d'ul groupe de dépositaires de la tradition orale. Il avait consigné par écrit des faits relatifs aux raids esclavagistes ( Igihe c'Abarabu).[22] A compléter par les autres dépositaires et sa famille.[23] Je ne connais pas son nom.Encore une fois,Â présente tous mes remerciements à cet Homme.Son attitude en juin 1972 au moment de l'arrestation arbitraire par le . Commandant Samuel Nduwingoma dans sa banque a grandement atténué la blessure émotionnelle qui est restée vive en moi.Quelqu'un a protesté.Quelqu'un a tenté de repousser le mal en action.Pendant que Samuel Nduwingoma désignait l'un aprà s l'autre qui cessait son travail dans l'instant, le directeur de la B.C.B. gesticulait.Il allait vers la ses employés désigné et disaitÂ: «Â -Non, pas lui Â».II se retournait vers le suivant et s'exclamaitÂ: «Â Non. Pa était débordé par le spectacle de sa banque qui se vidait de ses employés.- Non, surtout pas ceux- là , c'est avec eu j'ai expérimenté le travail au BurundiÂ! Il a agiÂ![24] A vous tous qui m'avez fait parvenir les différentes indication Complétez !Que l'oubli et la négligence ne les couvrent pas une seconde fois !«Â Mate asikauke ! Â»Que la par leur existence ne tarisse pasÂ!